

# L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE



Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 16. — 20 JUILLET 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LA CHINE A L'EXPOSITION. — LE PAVILLON CHINOIS DU TROCADERO.



## L'EXPOSITION RUSSE

La façade de l'exposition russe mesure 40 mètres de longueur sur 5 mètres de profondeur. Elle reproduit à peu près exactement celle de la maison où naquit Pierre le Grand, à Kolomna, ville voisine de Moscou, et l'escalier de bois qui conduit au premier étage est emprunté au Kremlin. C'est, en un mot, le type de la maison du boyard, appelée *téréma*, par opposition à l'*isba*, demeure du paysan russe.

Nous avons déjà décrit cette construction élégante, quoique massive, et conçue pour résister victorieusement aux vents de la steppe et défendre ses habitants contre le froid et les neiges de l'hiver. Notre gravure complétera cette description. La façade russe est vraiment caractéristique; une des plus remarquables de la rue des Nations, surtout à ce point de vue, elle fait honneur à son architecte, M. Ropette. De la galerie intérieure du premier étage, on embrasse d'un coup d'œil presque toute l'exposition, jusqu'à la galerie des machines, séparée du reste par une cloison qui la déroberait à la vue. Mais il est préférable, bien entendu, d'explorer les diverses galeries tour à tour, si l'on veut se rendre bon compte des choses; c'est ce que nous allons faire.

L'exposition russe a été organisée avec un soin remarquable et un heureux esprit de méthode. Sur chaque vitrine, sur chaque objet exposé isolément est fixée une petite carte géographique de la province d'où l'article provient; le nom de la localité où il a été fabriqué, s'il s'agit d'un produit manufacturé, y est souligné d'un trait de couleur, ainsi que celui du chef-lieu de la province ou du gouvernement. Ces cartes ont environ 20 centimètres de hauteur sur un peu plus de 10 centimètres de largeur. Elles forment les éléments d'un véritable cours de géographie physique et industrielle de la Russie.

On pénètre par la section des arts libéraux. En prenant notre itinéraire de droite à gauche, nous trouvons d'abord l'exposition du ministère de la guerre, qu'on a eu le bon goût de restreindre aux collections de la section d'hygiène, qui sont très-complètes et très-intéressantes. Voici les collections du ministère de l'instruction publique, cahiers d'élèves, cartes murales, modèles de dessin, etc.; celles du musée pédagogique, aussi pleines d'intérêt, ainsi que celles du musée polytechnique. Nous y remarquons des collections d'histoire naturelle bien entendues, surtout une collection de fourrures (on sent bien qu'on est dans le pays) de tous les animaux indigènes, soigneusement tendues sur des cartons, du petit

au grand. Citons tout spécialement l'exposition des ouvrages exécutés par les sourdes-muettes de l'école de Varsovie.

Les travées du milieu sont occupées par l'exposition photographique, qui est très-belle et donne une grande idée du talent des photographes russes. Là aussi se trouvent des spécimens de la gravure des billets de banque, des actions et obligations industrielles, etc. Plus loin ce sont des pianos, muets au moment où nous les avons vus, et dont nous ne pouvons, en conséquence, juger que l'extérieur, ce qui importe peu. Les travées de gauche contiennent notamment l'exposition de la Société littéraire finnoise, comprenant un choix de livres et une collection complète des journaux finnois; puis des vitrines où l'on voit du papier de formats divers, après qu'on l'a pu examiner sous forme de matière première et de pâte renfermée dans de grands bocaux transparents.

Le long de la cloison qui sépare la Russie de la Suisse sont exposés les poêles en faïence d'une taille gigantesque et d'un travail remarquable en usage dans ce pays où les hivers sont si rudes, de véritables monuments! En revenant sur nos pas, nous rencontrons les instruments de musique, de physique, de chirurgie; des billards un peu grands, des tables carrées massives, mais ornées avec goût de sculptures un peu superficielles; de vastes fauteuils, des chaises, des meubles divers, en noyer, en érable, en hêtre. — Ce n'est pas avec le hêtre de nos forêts, pour le dire en passant, que nous pourrions obtenir d'aussi beaux résultats que ceux que nous constatons dans les galeries russes; sans nous occuper ici d'autre chose, il est certain que c'est la première fois que nous voyons du hêtre verni ayant un aspect si net et si agréable à l'œil. Il nous a fallu l'étudier de tout près pour être sûr que c'était bien ce même bois dont on ne fait guère en France que des meubles de cuisine ou des meubles de pacotille dans lesquels il est tour à tour dénommé noyer, acajou, palissandre, ébène, suivant la couleur qu'il a reçue. Il faut avouer aussi que les ébénistes russes sont des vernisseurs de première force.

Après les meubles en bois, même en bois de renne, voici les meubles en malachite de Sibérie, d'une beauté incomparable et d'un prix inabordable, par suite; des vases, des coupes, des pendules, des objets de toute sorte en malachite, jaspe, serpentine et rhodonite. C'est par ce point que nous touchons à l'orfèvrerie et à la joaillerie, qui sont fort riches et abondent en objets d'un goût irréprochable et souvent très-fin. Il y a aussi de nombreux objets fabriqués par les paysans pendant

les longs mois que l'hiver les force à passer dans l'*isba*, et qui sont surtout des merveilles de patience.

Voici maintenant la section des vêtements, des étoffes, des fourrures. Nous y remarquons cette étoffe de coton rouge appelée *koumatch*, portée par les paysans de certaines provinces; d'épaisses soieries du Caucase; des draps de laine et de poils de chèvre et de chameau; de riches étoffes d'or et d'argent destinées aux robes d'apparat des papes; enfin les fourrures: zibeline, martre, loutre, castor, hermine, renard noir, renard bleu, etc. Il n'y a que deux exposants pour les fourrures, MM. Odmouchevski de Saint-Petersbourg et Greenwaldt de Riga. Chez l'un ou l'autre de ces messieurs, on trouve sans peine un bon paletot fourré de renard bleu moyennant la bagatelle de 10,000 fr. en chiffres ronds, ou un simple collet pour 4,000 francs. Il est vrai que cinquante renards, à la peau desquels on n'a pris qu'une étroite bande de 5 à 6 centimètres sur le dos, sont entrés dans la confection du paletot. Nous ne dirons rien des grandes vitrines, élevées dans l'avenue transversale, où sont réunis les animaux empaillés dont les congénères ont fourni aux vêtements exposés en face leurs précieuses fourrures.

Après avoir traversé les travées où sont exposés les cuirs travaillés les plus divers, les filasses de chanvre et de lin, etc., nous arrivons au département des mines, dont tout un côté est pris par les produits des usines de Nijne-Taguisk, qui ont pour propriétaire le prince Demidof de San-Donato. Outre les produits des usines métallurgiques, de nombreux échantillons de minerais sont exposés dans cette salle: or, argent, cuivre, fer, etc., provenant des mines de l'Oural, du Caucase, du Turkestan russe, de la Russie méridionale, etc. Cette exposition se prolonge jusqu'à la galerie des machines. Cette dernière galerie contient également des machines construites et des modèles exposés par l'École impériale technique de Moscou, l'Institut technologique de Pétersbourg, l'École des arts et métiers de Tscherepovetz et l'École des métiers du césarévitch Nicolas, de Pétersbourg. L'exposition est intéressante, mais elle n'est pas extrêmement remarquable quant à la valeur des objets exposés: elle témoigne des efforts faits en Russie dans la voie du progrès de la mécanique, mais pas encore des résultats obtenus. Des pompes à incendie rappelant un peu celles des *touloumbadjis* de Constantinople, quelques voitures *drochki*, égoïste et autres, un traîneau élégant, un canot de sauvetage tout gréé, d'après le système du capitaine Boyarsky, la complètent d'une manière insuffisante. Beaucoup d'é-



tiquettes bien trouvées, mais pas grand'chose dessous.

Pour ce qui est de la section des produits alimentaires, des graines, des fruits, trop de confiseries, des liqueurs, des sucres de Finlande, des conserves variées, principalement des salaisons : voilà à peu près de quoi elle se compose.

En somme, l'exposition russe n'est pas mauvaise. Des rails de Demidof aux parfums de Rouzanof (que nous avons oubliés), en passant par les fourrures de Greenwaldt et Odmoouchevski, nous avons sous les yeux une quantité de produits naturels ou manufacturés vraiment dignes d'attention ; nous n'insistons pas trop sur les collections si remarquables du ministère de l'instruction publique, parce qu'on nous assure que la pratique est loin de répondre aux promesses de la théorie. Cependant l'ensemble est loin de répondre aux prétentions de ce pays, grand par l'étendue du sol et le nombre de ses habitants, et qui ne tendraient à rien moins qu'à lui faire prendre la défense et la direction de la civilisation européenne, si on voulait l'en croire.

A. BITARD.

## LE PAVILLON CHINOIS

AU TROCADERO

Pour voir toute l'exposition de la Chine, il est nécessaire de compléter par une promenade au Trocadéro l'exploration des galeries du Champ-de-Mars. C'est là, près de la porte Delessert, que l'architecte Sun-Ksing-Keng a fait élever par des ouvriers chinois ces curieuses constructions, annexes de l'Exposition proprement dite, dont les parties importantes sont venues toutes faites de Ningpo, prêtes à être montées, bien qu'on y ait mis le temps.

Elles se composent de deux galeries formant pavillon en façade, séparées par une cour au fond de laquelle s'élève un autre pavillon. Inutile de dire que les angles des toits rouges de ces pavillons noir et or se relèvent vers le ciel comme pour le prendre à témoin de leur bonne tenue. Entre les crocs de moustaches gigantesques de ceux qui terminent les galeries faisant face à la Seine, deux guerriers de porcelaine, qui se regardent en chiens de faïence, ajoutent considérablement à la couleur locale de l'ornementation extérieure, où l'enluminure le dispute à la sculpture et au découpage et où les dragons et les chimères se livrent à des sara-bandes fantastiques.

Quant aux richesses renfermées là-dedans, nous nous répéterions trop s'il nous fallait les passer en revue. L'important

c'est que le *trucage* n'y a aucune part : on sait que l'Exposition de 1878 n'a admis que des chinoiseries et des Chinois (y compris le géant) de la plus scrupuleuse authenticité — garantie sur facture.

P. C.

## IMPRESSIONS D'UN FLANEUR

A L'EXPOSITION

### La fête du 30 juin...

— Peut-être il est trop tard pour parler encor d'elle —

m'a mis hors de moi. Je ne rêve plus, depuis quinze jours, que pétards, illuminations, feux d'artifices, girandoles, trophées, arcs de triomphe, retraites aux flambeaux et symphonies... sur la trompe.

Il faut pourtant que je me décharge du mot ou deux que je me suis engagé à dire sur cette fête, et que je secoue, pour la circonstance, la torpeur produite en moi par la réaction de l'éblouissement.

C'est par l'inauguration de la statue colossale de la République, de Clésinger qu'a débuté cette folle journée. Elle est placée, cette statue, devant le vestibule d'honneur du palais du Champ-de-Mars, au sommet du perron central, la face tournée vers le Trocadéro. Et c'est là que la cérémonie a eu lieu, avec toute la pompe officielle, à neuf heures du matin.

\*\*

L'heure fixée d'abord pour cette inauguration était mieux choisie, mais elle risquait d'être plus chaude. Je repousse donc, avec une indignation patriotique et républicaine, l'allusion, méchante quoique vague, à l'heure matinale des enterrements civils, formulée par des gens mal disposés pour la statue, pour le gouvernement de la République ou pour Clésinger.

La statue, fort innocente de tout ceci, représente une forte femme assise, la main gauche appuyée sur un écusson portant ces mots : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. *Constitution du 25 février 1875*, tandis que de la droite, et bien droite, comme un cierge pascal, elle tient une épée nue ; en outre elle est cuirassée et casquée : — voilà des symboles de paix ou je ne m'y connais pas !

\*\*

On a eu l'ingénieuse idée de trouver au casque une vague ressemblance avec le classique bonnet phrygien, sans doute parce que le classique bonnet phrygien a toute sa vie vaguement ressemblé à un casque ; mais le fait est que celui-ci ressemble bien plus à un casque de pompier.

Somme toute, la cérémonie s'est terminée d'une manière moins vague que l'allégorie de la statue (qui pèse 4,000 kilogrammes) et la ressemblance de son bonnet avec un casque phrygien, c'est-à-dire par les accents très-nets de la *Marseillaise* articulés par la musique de la garde républicaine.

Cette *Marseillaise* et les illuminations du soir, voilà au moins quelque chose de lumineux, de propre à disperser le vague brouillard de la matinée.

\*\*

Maintenant, vous parlerai-je de la fête des rues?...

Je craindrais que les expressions me fissent défaut, et comme le *Dictionnaire de l'Académie* (7<sup>e</sup> édition, la seule qui soit précédée des six autres éditions) ne saurait m'en fournir de neuves, « l'actualité » n'étant pas du tout, mais pas du tout son fait, je me bornerai à cette vague information, qu'heureusement nos gravures compléteront :

Vous savez que, le 1<sup>er</sup> mai, à l'occasion de l'inauguration de l'Exposition, il y eut à Paris, grâce au concours de tout le monde, une fête tellement brillante que nul n'en avait jamais vu de pareille?... Vous devez avoir entendu parler de cela, je pense.

— Oui? — Eh bien ! mettez dix fêtes semblables dans le même récipient, mêlez, remuez, fouettez et... vous aurez la fête du 30 juin. — Quelques accidents en plus, malheureusement, mais pas de très-graves.

Pourvu qu'à la prochaine occasion les Parisiens ne s'avisent pas de mettre le feu aux quatre coins de leur ville pour mieux témoigner encore de leur enthousiasme!...

On ne les accusera pas, en tout cas, de rester dans le vague.

\*\*

Messieurs du Japon, vous pouvez compter sur la reconnaissance publique et internationale dont je me fais ici le téléphone officieux.

On aura beau multiplier les buvettes, tavernes, cabarets et autres lieux de dégustation, personne n'oubliera que, les premiers, vous avez tendu un gobelet secourable au passant altéré traversant le Sahara de la rue des Nations.

Comment le pourrait-on? — Celui qui a tendu une fois sous les lotus de vos fontaines le gobelet de bambou laqué auquel son manche donne une vague (encore!) ressemblance avec une pipe belge, pour en recueillir les larmes bienfaisantes, celui-là y revient fatalement, et pas seul...

De sorte qu'il faut faire queue pour avoir le droit de goûter à son tour l'eau des fontaines japonaises, et que le hasard est par-







LA CUISINE DU CAFÉ ALGÉRIEN AU TROCADÉRO.



LES HOLLANDAISES AU PAVILLON HOLLANDAIS DU CHAMP-DE-MARS.



INTÉRIEUR HOLLANDAIS, DANS L'EXPOSITION DES PAYS-BAS, AU CHAMP-DE-MARS.





LA RUE DES NATIONS. — FAÇADE RUSSE.





fois assez gracieux pour vous faire succéder à une jeune miss ravissante — comme cela m'est arrivé hier — et enfoncer votre trompe grossière, prolongée par un épais fragment de brosse à lustrer, dans le même gobelet où s'est épanoui tout à l'heure son joli nez rose.

Si les fontaines sont incontestablement d'origine japonaise, j'ai *vaguement* entendu affirmer que l'eau qu'on y boit est d'origine française. — Le renseignement est bon à enregistrer.

\*  
\*\*

Oui, certes, les tavernes, buvettes, etc., abondent maintenant sur toute la surface occupée par l'Exposition. On y boit et on y voit de drôles de choses, allez! — de tous les aromes et de toutes les couleurs.

Comme je ne puis, vous en sentez bien la raison, vous conduire de porte en porte, de comptoir en comptoir, de pavillon en pavillon, je me bornerai pour le quart d'heure à vous signaler le cabaret hollandais élevé sur les terrains que borde l'avenue de Suffren, en face de la section industrielle de cette même nation.

Ce cabaret porte à son fronton la date de 1575, et avec sa terrasse extérieure, ses lambris couverts de faïence de Delft ou d'à côté, à sujets villageois ou marins, ses tables massives, ses sièges à dossier élevé en chêne, assemblés à coups de pioche, son lustre à boules en cuivre, son horloge tapageuse à cadran entouré d'un double disque étain et cuivre, à boîte en bois sculpté et poli, avec ornements de cuivre toujours, il nous offre en effet une assez curieuse réduction de cabaret du XVI<sup>e</sup> siècle.

Mais ces plantureuses servantes et leur costume pittoresque ne datent pas de si loin, il me semble. Le bonnet de mousseline et de dentelle à barbes retombant sur le cou, la plaque d'or soutenant le chignon et se rattachant au cercle d'or qui orne le front, la robe de cotonnade à bouquets sur fond blanc : est-ce qu'on ne pourrait pas retrouver tout cela, à peu de chose près, dans la Hollande septentrionale, aux environs de Haarlem?

Maintenant, on boit dans ce cabaret d'excellent curaçao, comme de raison...

Eh bien! couleur locale tant que vous voudrez, mais le curaçao est beaucoup trop jeune pour figurer sous une étiquette portant la date de 1575, et je n'en boirai pas ici, car je m'y sens trop vieux.

\*  
\*\*

Pour ne pas quitter la Hollande ni le Champ-de-Mars, nous prendrons, si vous le voulez bien (en imagination seulement), le *trekschuit*, et nous traverserons le

Zuyderzée, quittant la Hollande septentrionale pour la Frise.

Le but de notre voyage n'est pas éloigné; il est là, à deux pas, au bout de la galerie des Arts libéraux hollandais, où nous pouvons contempler un très-curieux fac-simile de l'intérieur d'une demeure frisonne, sans avoir couru risque de noyade.

Voici la salle commune de cette maison, salon, salle à manger, cuisine tout à la fois. Le plafond est à solives saillantes gris blanc, les murs sont revêtus de tuiles émaillées bleu sur blanc, à sujets familiers. La cheminée-poêle s'élève au fond, entre deux fenêtres étroites et cintrées. Armoires, dressoirs, bahuts, tables et chaises à pieds tournés, tout cela est en chêne massif, poli avec le plus grand soin, comme l'est toute chose dans cet intérieur modeste quoique confortable, bien fait pour y tenir à l'abri des influences extérieures la vie laborieuse et recueillie que préfèrent certainement les deux femmes que je vois au milieu de cette pièce, pimpantes dans leur antique costume frison.

\*  
\*\*

Car c'est encore là de l'histoire ancienne.

C'est charmant, sans doute; mais à quoi diable attribuer cette tendance à marcher à reculons que je suis obligé de constater presque partout, à mesure que s'étendent mes promenades — que je poursuis cependant de la manière la plus lente et la plus... vague que je puis?...

Il y a une section spéciale attribuée aux expositions rétrospectives.

X. RAMBLER.

## LE CONCOURS D'ANIMAUX VIVANTS

(Suite.)

Pour l'espèce ovine, l'exposition ne mettait sérieusement en présence que la France et l'Angleterre; encore est-il juste de reconnaître que le concours roulait surtout entre les races anglaises élevées dans l'un ou l'autre des deux pays, Southdown et Dishley : la première à laine courte, employée en France à des croisements heureux avec les races du pays, races solognote, berrichonne, etc.; la seconde, à laine longue, à des croisements avec le mouton mérinos.

De même que l'introduction en France des races anglaises de boucherie, dont la Southdown est la meilleure, date de l'époque à laquelle la concurrence des laines coloniales et d'Australie produisit un

abaissement considérable du prix des laines, il semblerait que les éleveurs anglais ont été amenés à se vouer principalement à la production de la viande, lors de la crise produite par le développement de l'industrie cotonnière. Le fait est que la race Dishley fut créée à cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du dernier siècle.

Les Southdown, race de boucherie par excellence, ont donc valu à la fois à lord Walsingham le prix d'honneur d'ensemble de la section étrangère et le prix d'aptitude de la Société des agriculteurs de France, et au comte de Bouillé le prix d'honneur d'ensemble de la section française. Les autres prix ont été remportés par des métis et dishley-mérinos. Les races mérinos et métis-mérinos obtenues du croisement des mérinos avec diverses races locales étaient représentées par d'excellents types, presque tous élevés dans le double but de produire de la laine en même temps que de la viande de boucherie. Parmi les races anglaises, on a remarqué avec regret l'absence de celle du Shropshire, qui jouit chez nos voisins d'une grande réputation, mais est presque complètement inconnue de ce côté-ci du détroit.

C'est encore à l'Angleterre que nous avons emprunté les éléments d'amélioration de nos races porcines. Était-ce bien nécessaire? Nous en doutons; mais le fait est là. D'autre part, par suite de croisements multipliés, les différents types ont fini par se confondre, de sorte qu'on n'aura plus bientôt à distinguer, comme cela a déjà lieu en Angleterre, qu'entre les races noires et les blanches, grandes et petites. Quant au résultat du concours, on a vu que le jury a donné satisfaction égale aux éleveurs français et anglais.

La quatrième section du concours était affectée à la basse-cour. Nous remarquerons d'abord que, parmi les magnifiques groupes de lapins exposés, les léporides (produits du croisement du lièvre et du lapin), dont on avait fait pas mal de bruit dans ces derniers temps, ont jugé à propos de s'abstenir. Il faut se méfier de l'engouement précipité, que la fièvre de la polémique prolonge quelquefois outre mesure. L'observateur impartial laisse passer, et fait bien; l'avenir lui donne toujours raison : le temps est un grand *maigre*, comme dit Balzac. Les animaux de basse-cour français ont, en somme, remporté les principaux prix : le prix d'honneur a été décerné à M. Lemoine, de Crosne; des médailles d'or à MM. Breschet et Marois, de Paris, etc. C'est qu'en effet nos races françaises de coqs et poules, oies, dindons, canards, etc., sont pour la plupart supérieures à tout ce que l'étranger a pu offrir dans la même catégorie.

En fin de compte, l'élevage français n'a

Et 1. Voir le n° 15.



qu'à se louer du concours qui vient d'avoir lieu ; car il a prouvé sa vitalité et les progrès énormes qu'il a réalisés depuis vingt-deux ans, époque à laquelle remonte le premier concours international qui ait eu lieu en France.

« Cette exposition, disait l'honorable président du jury, M. Bouley, ne nous montre pas seulement des animaux que nous avons le droit d'appeler perfectionnés, en nous plaçant au point de vue économique ; il en est d'autres, de certaines provenances, où l'œuvre de la nature est restée presque intacte. C'est là un heureux contraste qui ne manquera pas sans doute de frapper le public et qui porte avec lui son enseignement. Il sera mieux jugé, par la différence, de la valeur accrue par l'application des grandes méthodes que les maîtres ont trouvées et enseignées par leurs exemples, et de l'insuffisance des résultats quand la production reste presque exclusivement l'œuvre de la nature.

« Un autre enseignement, et plus intéressant encore, ressort de notre exposition actuelle. Elle permet de comparer entre elles les races des différents pays, et pour quelques-uns de ces pays, celles qui leur sont particulières, et l'on peut voir que, si presque partout les éleveurs ont su se servir des nouvelles méthodes pour imprimer à leurs animaux des améliorations, la plupart ne l'ont fait que dans la juste mesure que les circonstances locales leur commandaient d'observer. De telle sorte que nos races, par exemple, pour ne parler que des nôtres, tout en portant l'empreinte manifeste de l'intervention, dans leur élevage, des méthodes amélioratrices, sont demeurées avec les caractères et les aptitudes diverses qu'elles doivent à leur milieu, et que, si elles sont différentes de leurs ascendants par les modifications heureuses qu'elles ont éprouvées, elles leur demeurent semblables par leur adaptation conservée aux circonstances qui les entourent et dont elles sont essentiellement dépendantes. Heureuse solution du problème, qui met d'accord les nouvelles pratiques avec les nécessités des choses, et permet de bénéficier des unes sans violenter les autres. »

On ne pouvait établir mieux, ni d'une manière plus autorisée, la grande utilité de ces concours internationaux.

O. RENAUD.

La Compagnie des Petites-Voitures a installé à l'Exposition un atelier très-curieux, dans lequel une machine fabrique cent fers à cheval de tous modèles à l'heure, au lieu de sept fers que deux ouvriers peuvent forger dans le même laps de temps, à eux deux.

## LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE <sup>1</sup>

(Suite.)

### L'AUTRICHE-HONGRIE

Si l'art national n'existe pas aux États-Unis, on peut dire qu'il en est de même, et pour des causes dans une certaine mesure analogues, de l'art austro-hongrois. Mais le talent personnel est loin de faire défaut chez les artistes de cet empire où se coudoient non-seulement des nationalités, mais des races si différentes et même un peu ennemies : Germains, Latins, Finnois (Hongrois) et Slaves. C'est toutefois aux artistes hongrois, du moins au Champ-de-Mars, que la palme triomphale doit être décernée.

En quittant les salles de la peinture française (section sud), c'est dans les salles de la Hongrie que nous pénétrons d'abord. Nous y trouvons trois tableaux de M. Munkácsy, qui est né à la vie artiste et y a grandi au milieu de nous ; deux de ces tableaux, les *Recrues hongroises* et l'*Atelier de l'artiste*, sont connus ; ce dernier figurait au Salon de 1876 et marquait déjà un grand progrès dans la manière du peintre du *Mont-de-Piété* ; le troisième tableau de M. Munkácsy, *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles*, est son chef-d'œuvre et l'une des meilleures toiles de toute l'Exposition, pouvant certes marcher de pair avec les *Invalides de Chelsea* de M. H. Herkomer. L'infortuné poète, devenu aveugle, est comme affaissé dans son fauteuil, son visage sans regard éclairé du feu intérieur de l'inspiration ; ses filles l'entourent : l'une est occupée à quelque travail de broderie ; l'autre, assise à l'extrémité opposée de la table, écrit sous la dictée de son père ; une troisième est debout ; toutes trois contemplent le poète avec une expression indicible de tendre pitié et d'enthousiasme contenu. L'œuvre est d'une exécution irréprochable et d'un sentiment exquis : elle était universellement désignée pour la plus haute récompense, et le jury s'est mis d'accord cette fois avec le sentiment public.

Dans la même salle, nous remarquons trois charmants petits tableaux de M. Adolphe Weisz : la *Quêteuse*, sœur de charité quêtant chez une dame du monde ; la *Fiancée alsacienne* et la *Fiancée slave*, dont l'*Exposition de Paris* a donné un beau dessin dans son n° 12. Citons encore la *Fuite de Tokoly*, de M. Berthold Székely ; la *Mort d'Hector*, de M. Maurice Thann ; les aimables scènes de genre de M. F. Paczka : le *Tambour*, *Un Jour d'hiver*, et de M. Bruck, surtout son *Déménagement*,

d'une fantaisie gracieuse et d'un agréable et juste coloris. Sous ce titre : *Partie de la forêt de Fontainebleau*, M. Ladislas Paal expose un très-bel effet de pleine lune, s'élevant toute rouge au-dessus de l'horizon, derrière les arbres noirs de la forêt. D'autres paysages, de MM. Feszty, Mészöly, André et Charles Marko, Spanjy, etc. ; l'*Étable des brebis*, de M. Pallik, méritent au moins une mention en passant, puisque la place nous manquerait pour une analyse complète.

Les salles spéciales à l'Autriche, où la Pologne se trouve toutefois mêlée, comme nous la retrouverons mêlée à la Russie et à l'Allemagne, contiennent quelques toiles de valeur, malheureusement écrasées, dès l'entrée, par l'immense toile décorative de M. Hans Mackært, l'*Entrée de Charles Quint dans Anvers*, qui envahit à elle seule presque tout un mur du salon principal. Le jeune prince, couvert de soie, de velours et d'or, bardé de fer, est à cheval sur une belle bête dont la robe paraît aussi d'un velours de couleur étrange ; l'expression de son visage (du visage du prince, bien entendu) est l'ennui. Le cortège s'avance au milieu des rues pavées, sur un tapis de fleurs, précédé d'archers et de femmes nues conduisant le cheval de ce héros surfait, dont l'œil ne brillait qu'à table. Il y a là une foule énorme, bariolée des plus vives couleurs, une de ces foules comme on n'en voit qu'en rêve : trois cents personnes tenant aisément, en apparence, dans un espace à peine suffisant pour vingt-cinq. Dans ce tableau, où tout est conventionnel, pour ne pas dire faux, M. Mackært a fait une dépense de talent inouïe ; il paraît que le succès répond à ses efforts : nous l'en félicitons, et nous ne doutons pas qu'il ne devienne un grand artiste. — M. Mackært est encore jeune, pas assez pourtant pour en être encore, comme un écrivain qui débute, à répéter ses auteurs. Son *Charles Quint* est splendide, il éblouit ; il ne satisfait pas. Il paraît pourtant qu'il satisfait le jury, qui l'a désigné pour la médaille d'honneur.

Malgré l'écrasement qui résulte pour les autres de cette toile formidable, nous trouverions à signaler, le plus souvent à de meilleurs titres, quelques tableaux d'histoire et de genre, des paysages et des portraits. Nous commencerons par deux tableaux de Czermak, mort récemment : *Herzégoviens rentrant dans leur village* dévasté par les irréguliers ottomans, et les *Funérailles d'un chef monténégrin* à travers la montagne, scènes d'un effet saisissant ; citons aussi deux toiles historiques du représentant le plus autorisé de la Pologne artiste, de M. Matejko, directeur de l'Académie de Cracovie :

<sup>1</sup>. Voir les n° 10 à 15.



*l'Union de Lublin*, qui lui valut la croix de la Légion d'honneur au Salon de 1870, et le *Baptême de la cloche Sigismond* (Salon de 1875). Il ne nous reste plus guère, cela fait, que quelques scènes de genre à signaler, telles que la *Gare* de M. Carl Kargen, l'*Enterrement* de M. Kurzbauer, un portrait équestre du *Général Landon* (1759), de M. L'Allemand, les animaux de M. van Thoren, les paysages de M. Eugène Jettel, de M<sup>lle</sup> Blau, etc.; — peu de chose, mais quelque chose.

H. GAMILLY.

(A suivre.)

#### PETITE CHRONIQUE

Le congrès littéraire international, dont nous n'avons pas cru devoir suivre assidûment les travaux, intéressants seulement pour une très-faible partie de nos lecteurs, a, dans sa séance de clôture, constitué le comité de la Société internationale des gens de lettres. Ont été désignés pour faire partie du comité d'honneur :

MM. Victor Hugo, président; Ed. About, Tourguéneff, Mendès-Léal, Torrès-Calcédo, E. Castelar, Mauro-Macchi, de Laveleye, Jules Simon, baron Taylor, Silveira, Martins, Emmanuel Gonzales, Jenkins et Hardmann.

Le comité exécutif sera composé de 45 membres, 30 étrangers et 15 français dont voici les noms : MM. P. Zaccane, H. Malot, Ratisbonne, Dentu, Hachette, Audebrand, Lermina, Celliez, Joliet, La Pommeraye, Cortambert, F. Thomas, Pagès, L. Figuiet, Larnaude.

Un projet excellent, et qui semble décidément prendre corps, est celui qui consisterait à transformer en musée permanent des Eaux et Forêts, après l'Exposition, les pavillons affectés à ce service au Trocadéro, dans lesquels on réunirait aux objets qui y sont exposés ceux de la salle sylvicole du Champ-de-Mars. On compléterait ces séries à l'aide des spécimens de bois de toutes essences, et des modèles d'exploitation de tous genres, qu'on obtiendrait par voies d'échanges ou de dons des commissions étrangères et des particuliers.

Dans la galerie des productions forestières, on remarque deux magnifiques chênes-lièges qui se dressent à une grande hauteur. L'écorce seule existe. Il y a là de quoi faire quelques bouchons.

Voici les prix qu'ont été payés divers objets

de la section japonaise, par des amateurs dont les noms sont inscrits, pour la peine, sur les cartes roses de la section :

Un paravent, 60,000 fr. ; un vase en bronze d'une délicatesse exquise de détails, avec anses formées de branches d'arbres feuillées, 10,000 fr. ; petit cabinet tournant en laque, 10,000 fr. ; cabinet en laque dorée, 9,000 fr. ; bahut, 6,500 fr. ; divers vases, 5,000 fr. ; cloisonnés, 10,000 fr. ;



CONCOURS DES ANIMAUX VIVANTS. — VACHE DE RACE LIMOUSINE.

candélabres ayant la forme d'oiseaux imaginaires, montés sur des tortues, 7,500 fr. ; écrans, 2,500 et 3,000 fr. ; grands vases en porcelaine, 2,000 fr.

Puis, à des prix inférieurs, une quantité de vases, cannes, potiches, coffrets, plats, cabarets, assiettes, théières, guéridons, tableaux, plaquettes, cuvettes, groupes, flambeaux, etc.

On remarque dans la section anglaise une jolie statuette de Mercure, debout sur un rocher d'où s'échappe un ruisseau du métal auquel, involontairement sans doute, le dieu du commerce et de l'industrie a donné son nom. Ce flot de mercure, courant de rocher en rocher pour aller se perdre (pas tout à fait) dans un bassin, produit un effet étrange, de sorte que ce petit Mercure allégorique est la pièce curieuse de la section anglaise.

M. le ministre de l'agriculture et du commerce a décidé, suivant approbation du conseil des ministres, qu'une vaste loterie, comprenant deux millions de billets à 50 centimes, serait organisée

à la fin de l'Exposition. Le montant de ces billets serait destiné à acheter des produits exposés par l'industrie et par les beaux-arts à l'Exposition, produits qui seraient répartis par la voie du tirage au sort entre les porteurs de billets. Ces billets seraient fabriqués par les soins du ministère des finances, sur le modèle des tickets.

A chaque porte des salons étrangers de la galerie des beaux-arts est accrochée une pancarte en interdisant l'accès aux fauteuils roulants. La mesure est excellente; aussi se garde-t-on bien de l'imiter dans la section française.

Le fauteuil roulant est très-agréable, sans aucun doute, pour celui qui s'y prélassait; il l'est beaucoup moins pour celui qui, absorbé par la contemplation d'une œuvre d'art, le reçoit dans les jambes. Pourquoi le laisse-t-on circuler dans ces galeries encombrées et pas dans celles qui n'ont aucune chance de l'être jamais?

Remarquez qu'il n'y a pas à craindre d'indisposer l'amateur le moins intéressant. Jamais amateur de tableaux ne s'avisera de se faire ainsi brouetter dans une galerie, hors de portée.

On comprendrait enfin qu'on reculât devant une initiative à prendre; mais il ne s'agit que d'un bon exemple à suivre. — Et vous verrez qu'on ne le suivra pas.

C'est dans les environs de Paris qu'il sera procédé à l'essai des machines agricoles qui figurent à l'Exposition.

Le directeur des sections d'agriculture et d'horticulture, sur l'avis des comités d'admission et de commissions spéciales, désignera les machines qui pourront prendre part au concours.

Chaque exposant devra se pourvoir à ses frais et à sa guise du personnel, des attelages, du combustible et des autres moyens nécessaires aux frais de transport et au fonctionnement des machines.

L'emplacement sur lequel chaque machine devra manœuvrer sera désigné par voie de tirage au sort.

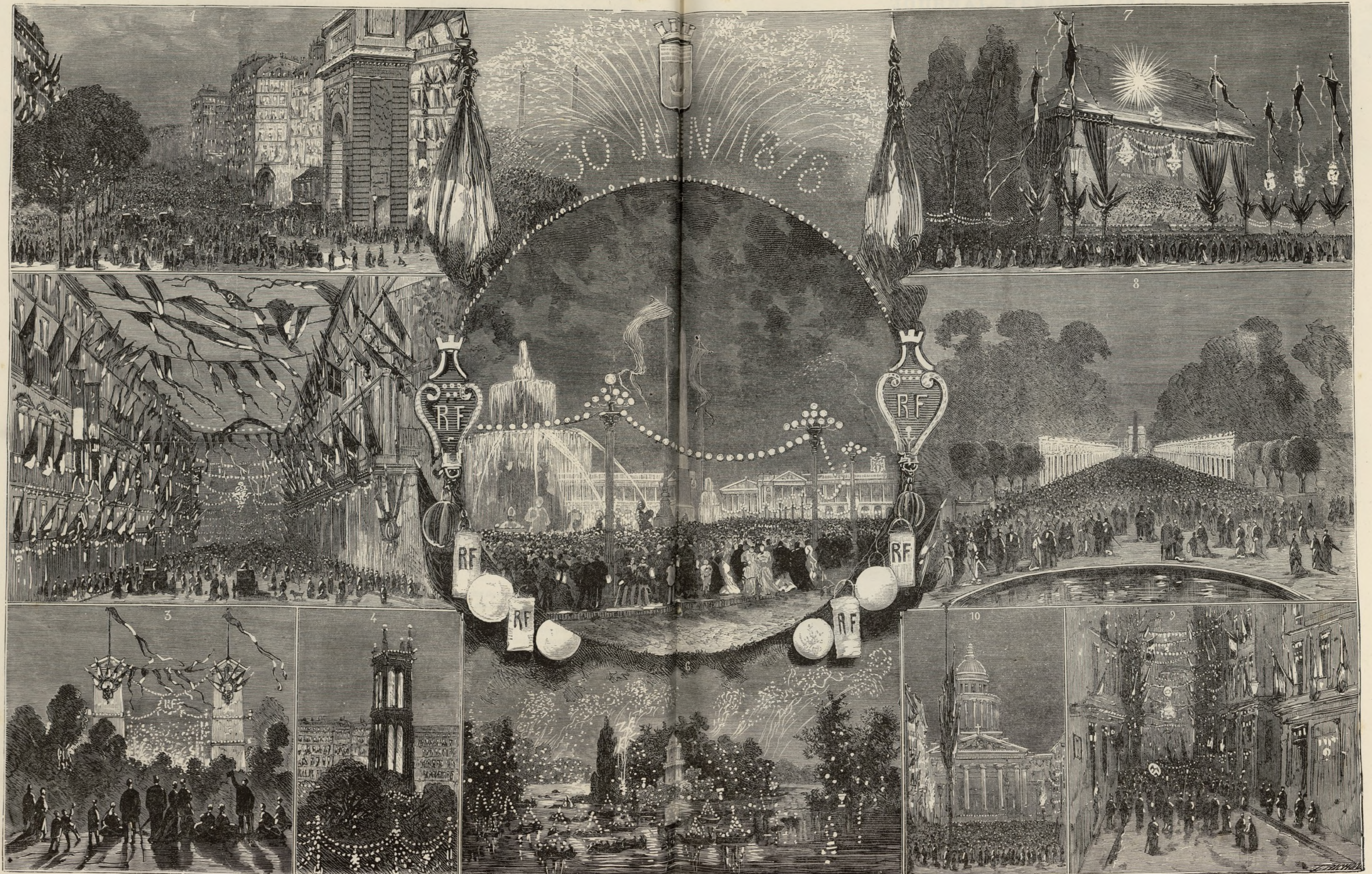
INIGO SMALL.

LA VENTE DE L'EXPOSITION DE PARIS. — Le Journal se trouve en vente chez tous les Libraires de Paris et des départements, ainsi que chez les vendeurs de l'Exposition au Champ-de-Mars et au Trocadéro. Les abonnements doivent être adressés à l'éditeur G. DECAUX, 7, rue du Croissant.

Le gérant : A. BITARD.

Sceaux. — Imp. CHAÎNÉ et FILS.





LE PARIS DE L'EXPOSITION. — LA FÊTE NATIONALE DU 30 JUIN.

1. Boulevard Saint-Martin. — 2. Rue du Pont-Neuf. — 3. Porte du bois de Boulogne. — 4. Tour Saint-Jacques. — 5. Place de la Concorde et Champs-Élysées. — 6. Lac du bois de Boulogne. — 7. Concert aux Tuileries. — 8. Illuminations du jardin des Tuileries. — 9. Une rue du Ve arrondissement. — 10. Le Panthéon.  
Ayuntamiento de Madrid